

« Charlie Hebdo » est allé voir « L'Abandon », le film sur Samuel Paty

En salle depuis quinze jours, le film sur Samuel Paty cristallise critiques et éloges. « Charlie » s'est payé un ticket de cinoche pour juger sur pièces. Points de vue croisés de Gérard Biard, Jean-Loup Adénor et Yovan Simovic.

Fiction piégée, par Yovan Simovic

Il y a des projets qui restent et resteront indémerdables. En voilà un : raconter à travers un long-métrage de fiction les derniers jours de Samuel Paty. Détricoter sur grand écran les malentendus, les petites lâchetés et les grands renoncements qui ont rendu possible la décapitation d'un prof d'histoire-géo pour blasphème. Le réalisateur se trouvait alors face à deux possibilités : se détacher du récit initial pour en faire une vraie proposition de cinéma, mais risquer un procès médiatico-politique en réécriture tantôt complaisante, tantôt vindicative, d'un drame national – *Charlie* ne s'en serait d'ailleurs pas privé. Ou s'agripper scrupuleusement aux faits, à la temporalité, et ainsi servir aux spectateurs un récit appliqué, sans souffle ni regard, quelque part entre le téléfilm civique et le clip de prévention routière. Las, Vincent Garenq a opté pour la seconde option.

Mais même en évacuant tout parti pris artistique pour se concentrer sur les faits, le film s'enlise parfois dans un politiquement correct forcément caricatural : se sachant attendu par une certaine critique toujours prompte à dégainer l'accusation d'« islamophobie », il oppose systématiquement aux « méchants » musulmans – le prédicateur, le père de la collégienne et le terroriste – des figures de musulmans positifs lisses et bienveillantes, à la limite de la niaiserie. Il s'agit alors de donner des gages de bonne foi. Et ça, ça ne fait ni un bon film ni un récit convaincant. D'ailleurs, ce balancier artificiel n'aura servi à rien : quelques minutes après la diffusion de *L'Abandon* lors du Festival de Cannes, de petits youtubeurs cinéphiles se sont empressés de crier au film « dangereux », au service du Rassemblement national.

Reste qu'on l'imagine tout de même utile, ce récit-fiction-docu. Peut-être sera-t-il un jour diffusé dans les salles de classe. Peut-être même que son propos fera cogiter quelques petites têtes en formation. Un peu comme l'excellent *La Vague*, vu en cours par toute une génération, qui raconte une expérience sociale lancée par un professeur avec sa classe pour montrer comment une dictature pourrait renaître en Allemagne. Mais très vite, ses élèves deviennent fanatiques et violents. On sortait alors de la séance avec un tas de questions intimes : qu'est-ce qu'on aurait fait ? Est-ce qu'on aurait su déceler les signes avant-coureurs ? À quel moment se serait-on désolidarisé d'un projet qui, visiblement, partait en sucette ? Et c'est déjà pas si mal. Mais encore faudrait-il, dans le cas de l'affaire Paty, que des professeurs acceptent de se saisir de cette matière hautement inflammable.

Dévoiler l'assassinat de Samuel Paty, par Jean-Loup Adénor

Si vous cherchez du cinéma, passez votre chemin. Mais s'il faut voir *L'Abandon* – et il faut le voir –, c'est parce que la mort de Samuel Paty est le résultat d'une mécanique complexe que tout le monde peine à restituer avec justesse. Le film de Vincent Garenq, par sa nudité artistique, par sa pauvreté parfois, réussit ce que beaucoup de ceux qui ont suivi l'affaire n'ont pas su accomplir : la dévoiler.



Vous avez peut-être déjà lu que Samuel Paty avait montré des caricatures de *Charlie Hebdo* à ses classes de quatrième. Qu'il avait ensuite été abandonné par l'Éducation nationale, par ses pairs et par les services de l'État. Vous avez aussi lu que son assassinat terroriste est le résultat d'une propagande mensongère alimentée par un père et un prédicateur manipulateurs. Que celui qui a décapité le professeur d'histoire-géographie était un « loup solitaire », un Tchétchène autoradicalisé à la recherche d'un djihad bon marché. Vous savez peut-être que

l'adolescente à l'origine de la fatwa avait menti, qu'elle n'a jamais assisté au cours sur les caricatures. Tout ça est vrai, mais ne suffit pas à dire toute la vérité. Car ce n'est que lorsque tous ces éléments sont justement articulés entre eux qu'apparaît le récit le plus juste de ce qui est arrivé à Samuel Paty.

Si l'on sait aujourd'hui que l'accusation d'« islamophobie » peut tuer, tous ne comprennent pas encore vraiment comment. Malgré tous ses défauts, *L'Abandon* réussit donc le plus important et atteint ce qui était peut-être le seul objectif du film : broser le portrait d'une société dépassée par ses extrémistes, incapable de s'en protéger. Un système où ceux qui éduquent doivent transmettre des valeurs à des jeunes qui ne leur font pas confiance, et sont souvent pris pour cible par les parents. Où les services de l'État ne sont que couches et surcouches d'une machine impuissante. Où une adolescente malhonnête, un père pervers et un prédicateur salafiste cherchent à exister en excitant un islamisme victimaire imparable. Un monde où l'algorithme diffuse cette haine partout, dans tous les smartphones, dans tous les esprits, jusque dans celui du tueur. Et c'est dans ce même monde qu'est sorti *L'Abandon*, un monde où ce film est qualifié de « dangereux » par des idiots qui s'entêtent à ne pas comprendre ce qu'on essaie de leur dire.

Mauvais public, par Gérard Biard

La première pensée qui m'est venue alors que défilaient les crédits du générique de fin de *L'Abandon*, c'est : « Finalement, ce n'est peut-être pas plus mal que personne n'ait encore fait un film de fiction sur le 7 janvier 2015... » Cela peut sembler paradoxal. Ces films sont utiles. Quand ils sont honnêtes, documentés, sans arrière-pensées malsaines ni tentatives de manipulation idéologique – ce qui est le cas de *L'Abandon* –, ils permettent de maintenir l'événement présent dans la mémoire collective et d'apprendre à certains spectateurs des éléments essentiels qu'ils ignoraient – Antoine Reinartz, qui interprète Samuel Paty, reconnaît lui-même que c'est en lisant le scénario qu'il a découvert que tout était parti du mensonge d'une élève... Seulement voilà : nous qui avons vécu en direct – et pour certains dans leur chair et dans leurs os – l'attaque des frères Kouachi contre la rédaction de *Charlie Hebdo*, nous ne sommes pas forcément les mieux placés pour voir ces films ni pour les juger objectivement.

Il y aura toujours un détail, un choix scénaristique, un oubli ou un ajout qui nous hérissera, un acteur ou une actrice que l'on trouvera à côté de la plaque, telle scène qui réveillera une douleur insupportable ou qui déclenchera un soupir d'agacement parce qu'on y verra, au mieux, une maladresse. Il y aura peut-être même tout ça à la fois. Surtout, il y aura pour nous l'impossibilité absolue du « quatrième mur », qui sépare, quelles que soient la nature et l'intensité d'un film, quelle que soit la crédulité du spectateur, l'écran – ou la scène pour le théâtre – du public.

Allez voir *L'Abandon*, c'est un film nécessaire. Mais ne me demandez pas si je l'ai aimé.